



UN BEAU POINT DE VUE.

PASSEPARTOUT

SOREL. 1ER DÉCEMBRE, 1888

"L'ELECTEUR" FAISANT LA LEÇON À LORD STANLEY

(Traduit du Toronto Globe du 17 nov.)
NOUS croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant l'art de la satire qui suit :

Il est unique en son genre comme fine et spirituelle satire : A le lire on se sent pris d'une douce gaieté qui aide à la digestion des élucubrations malsaines et assomantes de la presse tory :

Nous ne sommes pas de ceux qui croient que les journaux canadiens devraient s'abstenir de dire leur fait aux gouverneurs-généraux quant il le méritent, mais nous pensons que l'Electeur a été un peu dur dans ses réprimandes à lord Stanley de Preston. Il est vrai que celui-ci n'a pas été exactement circonspect dans ses conseils à la société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa. Mais probablement que Son Excellence était au dépourvu et très embarrassée de trouver quelque chose à dire qu'il n'ait déjà répété dans ses réponses à d'autres adresses. La vice-royauté n'est pas exempte elle non

plus du désir de briller, et comment un homme peut-il briller en rééditant des lieux-communs pour la dixième fois ?

Pour s'aventurer sans danger et dehors des limites des attributions de la vice-royauté, il faut beaucoup d'habileté, et ce bon, ce digne homme de lord Stanley n'est pas tout à fait Dufferin.

De plus, il est neuf en ce pays. On ne peut s'attendre qu'un homme frais émoulu ici, à moins d'être extraordinairement doué, ait pu apprendre en quelques mois quel sujet les gouverneurs généraux ont la liberté de traiter en public. On peut parler sans crainte que Son Excellence n'a jamais eu la pensée que les Canadiens-français sont aussi sensibles que les autres êtres humains, et par conséquent qu'ils s'avisaient de ne pas prendre en bonne part une sermonne basée selon toute apparence sur la présomption que les sentiments qu'ils expriment ne sont pas sincères.

On devrait peut-être nommer un fonctionnaire spécial chargé de renseigner lord Stanley et ses successeurs sur les sujets dangereux à traiter en public. Il lui servirait de bouclier et aurait la responsabilité de toutes les bêtises vice-royales. Ce serait là un arrangement tout à fait conforme à l'esprit de la constitution.

Toutefois, en attendant la nomination d'un tel personnage pour l'utilité du noble lord, un journal consciencieux pourrait lui souffler à l'oreille d'excellents conseils comme ceux-ci :

Supposons qu'un honnête journaliste put

arriver auprès de la personne vice-royale sans avoir à passer par les embêtantes formalités d'usage, il lui tiendrait à peu près ce langage : Toujours avoir présent à l'esprit et suivre l'avis de Punch aux gens sur le point de se marier, chaque fois que l'envie lui viendrait de traiter en public des sujets se rattachant d'une manière quelconque aux questions politiques du Canada. Supposé que le gouverneur fût fortement soupçonné d'être un partisan actif de la fédération impériale—système politique peut-être trop mal vu dans le Dominion—on pourrait l'avertir tout particulièrement d'éviter avec soin tout ce qui pourrait être interprété comme plaidoyer en faveur de ce système. On pourrait lui rappeler que, tandis qu'il y a parmi nous des gens qui ne sont pas sûrs de leur loventé tant qu'il n'ont pas pesté contre les Yankees, il y en a d'autres qui ne sont jamais sûrs d'être en faveur de la liberté du sujet s'il ne sont pas constamment à dénigrer le gouverneur-général. On lui apprendrait que comme nos voisins, nous aimons le compliments.

On pourrait l'informer :

1°—Qu'il ne saurait se lasser de proclamer qu'il n'a encore vu ni entendu un peuple aussi intelligent, aussi aimable, aussi brave, aussi industrieux, aussi énergique et aussi modeste que celui du Canada ;

2°—Que ce sera toujours un beau mouvement oratoire que de parler du "vieux drapeau" en prenant une pose *ad hoc* ;

3°—Qu'il peut sans crainte de se tromper, émettre l'opinion que les siècles futurs verront ici une grande nation anglo-saxonne ;

4°—Qu'il ne manquera jamais de susciter les plus vifs applaudissements en s'attristant à l'idée qu'il lui faudra un jour quitter ce pays ;

5°—Qu'il peut toujours avec avantage s'enthousiasmer sur nos "perspectives sans bornes", sur nos "vastes ressources naturelles", nos "champs de blé doré de l'incommensurable Ouest", nos "inépuisables richesses maritimes", notre "glorieux hiver", la pureté de notre atmosphère, la majestueuse beauté de nos fleuves, l'immensité de notre territoire jusqu'au pôle Nord, l'altitude de nos montagnes, et le désintéressement qui distingue tout habitant de ce pays.

Ayant autant de sujets à traiter, nous ne voyons pas pourquoi le gouverneur général mettrait les pieds dans le plat et se ferait de la bile à propos des questions politiques du jour.

Variétés.

Une charmante histoire de chien qui s'est passée à Vienne.

Il faut savoir qu'en Autriche, le chien inscrit à la police reçoit en échange de la taxe une médaille qu'il est obligé de porter au cou, c'est l'unique protection contre les

agents de la fourrière. Cette médaille change de forme chaque année.

Le héros de l'histoire est le type du grand chien bambocheur qui reste deux et trois jours dehors. Son maître fatigué de son inconduite résolut de le livrer à la fourrière.

Il lui retira donc sa médaille et voulut le mettre dehors. Mais le chien, qui se sentait en contravention, refusa obstinément de sortir. Alors l'homme usa d'un stratagème, il remplaça la médaille par celle de l'année précédente et mit le collier ainsi disposé au cou du chien qui, se croyant fort de son droit, se sauva dès qu'il vit la porte ouverte.

Huit à dix jours se passèrent. On croyait le chien perdu, lorsqu'on le vit revenir fièrement avec la médaille de l'année courante.

On ne s'expliqua la chose que plus tard quand un inconnu vint réclamer la bête :

Le chien, poursuivi par les agents, s'était sauvé dans un chantier de bois où il fit tant de caresses aux enfants du propriétaire que ce dernier, décidé à le garder, le fit inscrire et lui mit au cou la médaille de l'année courante—avec laquelle le chien s'empressa de retourner chez celui qui voulait sa mort (peut-être), et qui maintenant ne veut plus se séparer de lui.

Pensée hygiénique d'un pique-assiette :
Le repas que l'on fait ne doit jamais nuire à celui qu'on doit faire.



LE PLUS FÉCOND DES INVENTEURS.

Eh bien, ce n'est pas la peine d'aller par quatre chemins, c'est l'Américain Edison. Il n'a encore que 42 ans ; mais cela lui a suffi à venir la plus originale personnalité du 19^e siècle. Il a, à l'heure qu'il est, si nous en croyons le Scientific American, plus d'un millier d'inventions et de sous-inventions enrégimées à Washington, au Bureau des Brevets—Patent office.

Sur la ligne de Pensylvani, à 25 kilomètres de New-York, on aperçoit dans un bouquet d'arbres un massif de bâtiments surmonté d'une cheminée. C'est Menlo-Park, c'est le laboratoire de ce magicien moderne. Avec ses annexes, ce laboratoire représente aujourd'hui 10 à 12 millions de frais d'établissement. Les expériences qui s'y font d'un bout de l'année à l'autre coûtent en moyenne 30,000 fr. par mois. Une centaine de savants et de spécialistes de tout ordre y sont employés d'une façon permanente. Au rez-de-chaussée sont les machines à vapeur et les dynamos ; au premier étage, les machines de précision. Plus haut les ateliers de menuiserie et de charpente, une vingtaine de laboratoires particuliers consacrés chacun à un ordre distinct de recherches, le cabinet de chimie, la bibliothèque, l'atelier du maître et ses archives.

Et quel homme est-ce que cet alchimiste qui a doté notre monde de tant de merveilles ?

Edison est de taille moyenne, robuste, bien musclé, les cheveux poivre-et-sel, la tache sans larbe, illuminée par des yeux gris admirables. Le front est bien modelé, la bouche mince, le menton ferme. A d'autres égards, dans sa veste de travail avec ses mains tachées d'acide, Edison a un peu l'air, bien que plus petit, de Marc Gambler, alors que Marc était photographe. Charmant homme, d'ailleurs,—toujours comme Marc, simple, accueillant et faisant toujours bon visage aux hordes de curieux que lui amènent presque tous les trains. Par les mœurs et les habitudes d'espérance, autant que par la méthode c'est un artiste plus encore qu'un savant. Ses grandes joies sont le labeur acharné, les tâtonnements de 20 et 30 heures d'affilée sur un appareil nouveau, les épreuves sans cesse recommencées les morceaux pris sur le pouce ou sur un coin de table dans la fièvre de la création. Puis pour se délasser, les sommeils de 12 heures sans débrider, ou quelque bordée au loiu,— parti de chasse, ou dîner d'amis.

On sait par quelle petite porte Edison était entré dans la vie. Fils d'un pauvre tailleur de l'Ohio, et n'ayant jamais eu d'autre professeur que sa mère, il entra à 11 ans au service du Great-Trunk-Railroad, pour vendre des fruits et des journaux dans l'express de Port-Huron. Deux mois plus tard, il imaginait de se procurer quelques caractères d'imprimerie et de composer en route des bulletins annonces contenant le sommaire de ses journaux, afin d'en activer la vente. Ce bulletin devint bientôt une gazette, alimentée aux stations principales par des dépêches télégraphiques. Les voyageurs se l'arrachaient, et le jeune rédacteur se transformait en personnage. Mais tout cela ne l'éblouissait pas. Il avait pris un abonnement à la librairie circulaire, et tout en dévorant l'espace en chemins de fer, lisait et travaillait sans cesse. Il apprit la chimie, installa un laboratoire dans le fourgon des bagages et poursuivit son expérience sur l'électricité jusqu'au jour néfaste où il finit par incendier son wagon. Sur quoi le conducteur du train envoya promener le jeune Edison, avec ses piles et son fourneau. Il avait alors 16 ans. A peine rendu à la vie privée, il installe son imprimerie dans la cave de son père et transforme son journal en magazine, sous le titre : *Paul Pry* (Paul Indiscret). Sans doute le titre était trop bien justifié : un lecteur indigné fit un jour irruption dans la cave du précoce plumeux, l'entraîna au bord de la rivière voisine et l'y lança sans autre forme de procès. Heureusement Edison savait nager. Il renonça au journalisme pour se consacrer exclusivement aux études télégraphiques, perfectionnements dont il caressait déjà l'idée.

Quelques mois plus tard, il avait trouvé son procédé pour transmettre plusieurs dépêches à la fois sur le même fil ; une compagnie d'électricité le prenait à son service ; bientôt il réalisait, par la vente de deux ou trois brevets des profits suffisants pour établir à New-York sa première usine électrique. Une de ses sœurs raconte qu'à l'âge de 6 ans, on le cherchait partout sans le trouver. On finit par le dénicher dans le poulailler, en train de couver les œufs. Il avait observé comment les poules s'y prenaient, et les imitait, découvrant ainsi l'incubation artificielle. C'était sa première invention. On sait qu'il s'est bien gardé de s'arrêter là.

Hola Phœbe !



Les Berlinoises vont venir, eux aussi leur exposition de sauvetage — et savez-vous ce qu'ils ont imaginé ? Ils ont décidé que la poudrière de Hanau la cartoucherie de Spandau, les manufactures d'armes de Dantzig et d'Erfurt exporteraient les produits de leurs ateliers. Comme moyens de sauvetage c'est assez réussi !



X...est féroce ; il parle de sa femme—un modèle de vertu. — Une seule fois en 1865, un homme dont j'ignore le nom eut l'audace de se jeter à ses pieds. Je fus d'abord très ému. — Et alors ? — Tout s'expliqua rapidement. C'était son pédicure.



X...reutre chez lui. Le concierge, empessé et gracieux, lui tend ses lettres avec un sourire. — Oh ! oh ! fait X... mon concierge déjà poli le 22 octobre ! Il doit avoir un calendrier qui avance.



—M.Momo, méchant au commencement du dîner (moment de la soupe), un papa sévère autant que juste, l'a privé totalement de dessert (moment de sucreries). Mais, quand on en est là, la maman — les nières ont toujours de ces faiblesses — voyant que le marmot meurt d'envie de faire lever sa punition, le pousse à faire amende honorable auprès de qui de droit. — Allons, allons, dis à ton père de te pardonner et de te donner un peu de confiture.....



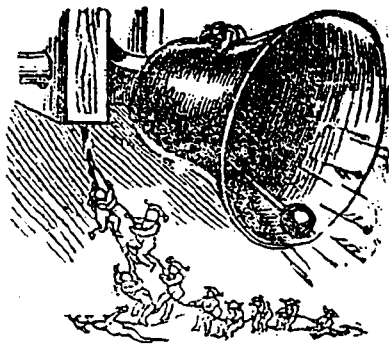
L'oncle Thomas est gravement malade. — Je veux le voir ? dit son neveu. — Impossible, mon-sieur, répond la gouvernante ; la moindre émotion peut le tuer rapide ! — Raison de plus ! s'écrie le neveu..... "égaré par sa douleur".



PÈRE et "MÈRE"

Nous disons dans le Sud : — L'épouse de M. C.....Maire de St-Joseph a donné naissance à une fille. N'est-ce pas l'occasion de rééditer ces deux alexandrins, vieux peut-être, mais nouveaux pour la circonstance :

Notre chérubin fait mieux se faire père
Quel bonheur en un jour de se voir père et "mère" !



Mosaïques.

Les petites filles de Paris-Caprice sont bien indiscrètes. Jugez-en plutôt : — Ah ! mesdames, dit-il l'autre jour Mme B... à ses amies venues à dîner leur montrant sa petite fille, vous n'avez pas idée comme cet enfant est drôle et amusant...elle imite tout, elle parodie tout le monde... — C'est vrai appuya le mari. Et tout fier de montrer les talents de sa fille :

—Allons, mignonne, dit-il, montre-nous ton talent. Fais comme ta bonne. L'enfant, aussitôt, va vers une dame, mimant gentiment "à la troisième personne" comme une servante bien apprise.

—Madame désire-t-elle du pain ? une assiette ? une serviette ? — A une autre : — Madame mangera-t-elle du gâteau ?

Puis à sa mère : — Madame n'a plus besoin de moi ? Madame veut-elle que je me retire ? Et tout la table de rire de ce badinage enfantin.

—Est-ce fini ? demanda M. B... — Oh ! non ? répondit la gamine. Et s'avançant vers son père d'une voix irritée ? — Monsieur laissez-moi ? ne me touchez pas ! Laissez-moi ! si madame vous entendait !... On vous laisse à penser l'effet produit, M. B... changea de visage, et Mme B... le regarda d'un air étrange.

L'enfant a été mise en pension le lendemain.

Deux marseillais se promènent sur le port de Marseille suivis de deux magnifiques chiens de Terre-Neuve. — Te mon cer Nouma, j'ai là un chien qui n'a pas son pareil pour plonger. Je lui zette une pièce de 100 sous dans l'eau, et il me la rapporte. — Pécaire, mon bon, mon chien est plus fort que ça. Je lui zette dans l'eau une pièce de cent sous, sais-tu ce qu'il me rapporte ? — Hé quoi, sandis, la pièce de cent sous ? — Te non, mon cer, il me rapporte la monnaie.

Un lécafé de haute tenue vient de se marier avec une jeune fille à grosse dot, mais si maigre de sa personne et si longue, qu'il n'ose lui donner le bras en public. — Mais aussi, disait-on sur son passage, quelle idée d'épouser une femme si grande que ça ! — Il se noyait, l'infortuné, il a demandé la perche.

M. X... achète l'autre jour une reproduction en plâtre de la Vénus de Milo. Après l'avoir payée, il donne son adresse au marchand, en lui disant de faire porter chez lui cette acquisition. Le lendemain, ayant à sortir de bonne heure, notre ami dit à son domestique : — Joseph, ou apportera tantôt une statue. Vous la placerez dans le salon. En rentrant le soir, il demande à Joseph si l'on a apporté la statue. — Oui, monsieur, répond Joseph. On a apporté une grande femme de plâtre, mais je n'ai pas voulu la recevoir. — Pourquoi donc cela ? — Dame ! monsieur... Elle avait les deux bras cassés ! Et je connais monsieur... il aurait dit que c'était moi.

Si se bien connaître soi-même est le dernier mot de la sagesse, ne pas se connaître est très probablement le premier mot du bonheur. La pointe se cherche, le trait se trouve, l'esprit se rencontre. L'extroïte s'allie parfois très bien à certaines qualités intellectuelles ; il y a des imbéciles de talent. Etre aimable en suivant la pente de son propre caractère est le fait de bien des gens ; mais la véritable amabilité, qui consiste à sacrifier ses goûts, ses habitudes et ses des-seins, à autrui, est plus difficile et plus rare.

UN BOUQUET PIQUANT.



J. W. Wilkerson qui demeure à Rice Creek, comté de Putnam, avait placé l'autre jour quelques feuilles de papier à mouches pour détruire ces dernières. Peu de temps après, un de ces petits enfants s'en approcha et lécha quelques-unes de ces feuilles, l'enfant est mort cinq minutes après.

Il y a tous les ans dans la baie St-Augustin Ha, un vieux marouin folâtre et quelque peu apprivoisé. On l'appelle le vieux Ghoul et on le reconaît à son unique nageoire. Il se plaît autour des barques de pêche et sa présence est considérée comme de bonne augure.

AVIS Nous prenons la liberté d'informer nos amis et agents locaux des Etats-Unis du départ de M. Auguste Bouesnel, de Montréal, qui est notre seul AGENT GÉNÉRAL autorisé à prendre et à collecter des abonnements dans les divers centres américains qu'il se propose de visiter. Nous offrons bien cordialement à nos amis nos remerciements anticipés pour les bons services qu'ils voudront bien rendre à notre AGENT GÉNÉRAL afin de lui faciliter sa tâche. ROULLIARD & CIE Sorel, P. Q.

PASSEPARTOUT PUBLIE PAR ROULLIARD & CIE. Éditeurs-Propriétaires. Abonnement.....\$1.50 par année BLOC-BRUNSWICK SOREL.

Rébus Illustré

AVIS : Les déviseurs sont priés d'adresser leurs lettres comme suit :

Passepartout —Rébus illustré— Sorel, P. Q.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les amis de mes amis sont mes amis.

ONT RÉPONDU.

Jacques Bonhomme, Poil Sur, Melles. Corinne Dufresne, Mina Laliberté, Québec ; Nazaire Payette, Lewiston, Me. ; Corina Desjardins, Georges Desjardins, Salem, Mass. ; Petit Blanc, Laval Fortier (2), Lévis ; Mesdemoiselles Hélène Gazelle, Bassin de Gaspé ; Marie-Louise Prosper, Gaspé ; Eva Joliette, Fort Ramsay ; Alice Brissetout, York ; Eliza Perruque, Mignonne Dorée, Gaspé ; J. B. Sauriol, J. B. A. Lalonde, J. B. H. Gariépy, L. D. E. Mayer, Montréal ; Alonzo Tingwick, Jean Déviseur, Trois-Rivières ; Croissé Quimpert, Madame la Bargeingue, Trois-Pistoles.

RÉBUS No 17.

